

Grâce à Myschoolpulse, l'école à l'hôpital pour 70 jeunes patients

Association Venez participer à la 3e édition du « 5 km Walk or Run » le 5 août à Faqra Club.

Myschoolpulse, association à but non lucratif domiciliée au Liban, a été créée en juin 2010 en mémoire de Paul Yared, décédé à l'âge de douze ans d'un cancer des os foudroyant, par sa maman, Mireille Nassif, et sa cousine Danièle Diab. Pendant sa maladie et ses longs séjours à l'hôpital, Paul

a fait réaliser à son entourage l'importance de garder une vie aussi normale que possible. Pour cela, il fallait lui permettre de continuer à étudier. Aujourd'hui, l'objectif de l'association est d'amener l'école à l'hôpital pour scolariser les enfants de 5 à 18 ans atteints de cancer ou de maladies graves.

Après avoir ouvert sa première école en octobre 2010 à l'Hôpital libanais, en partenariat avec l'association Oumnia qui offre une aide psychologique et un soutien médical aux enfants malades, Myschoolpulse a ouvert une deuxième école à l'Hôpital universitaire Rafic Hariri en octobre 2011.

Elle devrait ouvrir sa troisième école à l'hôpital Saint-Georges en octobre 2012.

Formation informatique

A ce jour, Myschoolpulse a scolarisé 70 enfants malades et offert 2 595 heures de soutien scolaire. Les cours ont lieu à l'hôpital ou au cen-

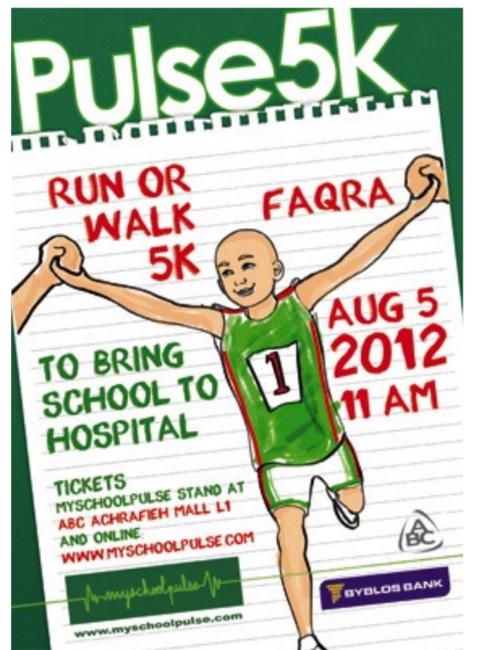
tre Oumnia, et sont assurés par des enseignants qualifiés sélectionnés par Raymonde Abou, ayant dirigé de nombreuses écoles, dont le collège Louise Wegmann. Myschoolpulse finance une formation informatique pour tous les enfants malades et surtout un suivi continué pour ceux qui risquent à l'avenir de développer un handicap suite à leur maladie. L'association finance également la scolarisation d'enfants malades qui retournent à l'école en fin de traitement et dont les parents ont besoin d'une aide financière.

Le niveau scolaire des enfants malades a ainsi été maintenu, voire amélioré. Simone Tager, professeur permanent de l'association dans un des hôpitaux, affirme que « les cours offerts par Myschoolpulse permettent aux enfants de renforcer leur niveau scolaire et de garder confiance pour la reprise de l'école à la fin du traitement ». Les enseignants

constatent tous les jours que la scolarisation est bénéfique aux enfants car elle les fait se sentir comme les autres. Ils sont félicités, récompensés et grondés parfois aussi, hélas. « Myschoolpulse a permis à mon fils d'oublier sa maladie pendant les heures de cours. C'est une aide psychologique inestimable », disait la maman d'un enfant malade.

Myschoolpulse est financée essentiellement par un événement sportif annuel, « 5 km Walk or Run », qui se déroule chaque année le premier dimanche d'août. La 3e édition aura lieu le dimanche 5 août à Faqra Club, avec la collaboration logistique de Beirut Marathon Association et de Faqra Club.

Si vous souhaitez participer à la course du 5 août et aider Myschoolpulse pour sa collecte de fonds, vous pouvez créer votre page Web pour vous faire sponsoriser. Il vous suffira de trois minutes pour la créer sur www.myschoolpulsefundraising.com puis



envoyer le lien à vos contacts les invitant à effectuer des dons en ligne.

Informations pratiques

Le rassemblement aura lieu dimanche 5 août à 10 heures à Faqra Club. Le départ sera donné à 10h45 pour la course d'1K, à 11h00 pour les 5K Runners et à 11h05 pour les

5K Walkers. Seuls les coureurs des 5 kilomètres seront munis d'une puce électronique et seront chronométrés.

Les inscriptions peuvent se faire sur le site Web de l'association, à l'adresse www.myschoolpulse.com (cliquer sur Events), ou à l'ABC Achrafieh, au stand Myschoolpulse.



Une enseignante à l'œuvre avec des enfants hospitalisés.



Vue de la course, en 2011.

Opinion

II.- Un parallèle entre les guerres de Syrie et du Liban

Au Liban, c'est une ultime intervention militaire, en l'occurrence celle de la Syrie avec un aval américain, qui a mis fin à la guerre. Et c'est Damas qui a été, jusqu'au départ forcé de ses troupes en 2005, le plus grand bénéficiaire de l'accord de Taëf plébiscité que les musulmans libanais. La marginalisation politique du camp chrétien ayant été relative, grâce au principe « ni vainqueur ni vaincu » sagement adopté par les parrains de l'accord (voir L'Orient-Le Jour du 18 juillet 2012).

En Syrie, une intervention militaire extérieure, ne serait-ce que pour établir une zone d'exclusion aérienne et encore moins pour aider l'opposition à renverser le régime, est très peu probable. D'abord car rien ne garantit son remplacement par un régime plus démocratique qui ne soit pas dominé par des islamistes avides de revanche. Ensuite car les puissances susceptibles de l'entreprendre, à savoir les membres de l'OTAN dont la Turquie, n'en ont ni la volonté ni sans doute les moyens. Sans compter qu'elles craignent les risques de déstabilisation de la région qu'elle comporte. Lesquels concernent en premier lieu le Liban, mais aussi la Turquie aux prises avec le PKK kurde et qui doit tenir compte des sentiments de sa communauté alaouite turque et arabe. Enfin du fait de l'opposition de la Russie et de la Chine, qui bloqueraient de toute façon une résolution de l'ONU dans ce sens.

Quant aux forces de l'opposition, elles paraissent incapables de l'emporter militairement. En effet, même en cas de poursuite des défections d'officiers et de soldats sun-

nites au sein de l'armée syrienne, son noyau dur formé de troupes d'élites alaouites conservera toujours la possibilité de les tenir en échec. L'aide que reçoit le régime de la part de la Russie et de l'Iran compense d'ailleurs celle que reçoit l'opposition de ses alliés dont les sanctions, l'expérience l'a prouvé, ne sauraient avoir un effet déterminant. En viendrait-il d'ailleurs à être acculé qu'il serait tenté de se retrancher dans son réduit du nord-ouest du pays, comme les chrétiens libanais s'étaient retranchés dans leur jusqu'en 1990, faisant à nouveau planer le spectre tant redouté du scénario d'une partition du Proche-Orient qui servirait l'intérêt d'Israël.

Comme, de son côté, le régime ne peut ni éliminer l'opposition ni espérer pouvoir se maintenir indéfiniment, les deux parties sont dans l'impasse et seule une solution politique peut mettre un terme à la guerre. Peut-on dans ces conditions espérer la conclusion d'un accord plus ou moins semblable à celui de Taëf assurant en Syrie une sortie de crise lui épargnant des réglemens de comptes sanglants ou une division ?

Ce qui est certain, c'est qu'un tel règlement, s'il devait se matérialiser, prendra beaucoup de temps, et qu'il ne pourra intervenir qu'à certaines conditions. D'abord que les deux parties admettent, comme au Liban, qu'aucune ne peut éliminer l'autre et acceptent de négocier, ce qui n'est pas encore le cas. L'opposition divisée entre de multiples factions n'étant unie que dans son refus d'une telle solution, et le pouvoir n'étant pas assez affaibli pour l'accep-

ter, d'autant plus que c'est le sort même de sa communauté, beaucoup plus qu'au Liban où les chrétiens n'étaient pas visés en tant que tels, qui est en jeu. Ensuite qu'un leadership crédible émerge au sein de l'opposition, au sein de laquelle il n'existe pas de coordination entre ses composantes interne et externe, elle-même divisée entre laïcs et islamistes. Enfin et surtout que les puissances concernées, et en premier lieu les États-Unis et la Russie, trouvent un terrain d'entente, ce qui est loin d'être acquis tant leurs intérêts sont divergents. Il faut admettre à cet égard que, si Moscou détiendrait moins d'atouts dans sa manche que Washington, sa position est plus réaliste. Les appels répétés au départ de Bachar el-Assad et de son clan de la part des capitales occidentales sont restés et resteront sans effet si une porte de sortie ne leur est pas proposée et un gouvernement de transition incluant des figures acceptables pour le régime et l'opposition n'est pas mis en place. Une telle solution ne pourra sans doute voir le jour que si l'administration américaine accepte – ce qu'elle refuse de faire et que préconise Kofi Annan – d'inclure l'Iran à la table des négociations dans le cadre d'un « package deal » dont la crise syrienne ne serait pas la seule composante. A la différence donc de l'accord de Taëf où les enjeux régionaux étaient moins importants, ces négociations devront autant tenir compte des intérêts respectifs des parties prenantes régionales et internationales au conflit que de ceux de la Syrie dont l'avenir est problématique.

Ibrahim TABET

Pour Ghassan Tuéni, In memoriam

Du lendemain de l'indépendance jusqu'aux dernières limites de ses forces, Ghassan Tuéni n'a cessé de jouer un rôle actif, novateur et courageux dans la vie politique, diplomatique et culturelle du pays. Il a donné son soutien à ceux qui, à ses yeux, servaient la bonne cause. Il a été, en revanche, dans l'opposition quand il ne pouvait pas cautionner une politique. Il a résisté à toutes les épreuves et s'est battu sans relâche pour préserver le modèle pluriel libanais.

Son influence politique s'est conjuguée avec son rôle majeur dans la presse libanaise où il a fait de son journal et de son groupe du Nahar le premier au Liban et un des meilleurs dans le monde arabe. Sa pensée et ses critiques, dans ses articles, ses éditoriaux et ses livres, ont été des phares pour l'opinion. Le prix de sa liberté critique a été parfois jusqu'à l'emprisonnement ! Continuateur de la Nahda, de la Renaissance arabe, il a milité pour que le Liban à visage arabe préserve ses valeurs spécifiques tout en faisant les efforts nécessaires afin que la démocratie confessionnelle s'ouvre aux réformes et que le professionnalisme soit progressivement dépassé. Dans un tout autre système que celui de la répartition confessionnelle des pouvoirs, ses compétences et ses mérites l'auraient naturellement conduit, après ses fonctions ministérielles et diplomatiques, à la charge suprême de l'Etat.

Depuis soixante ans, dans ce Liban qu'il « sublimait », il n'a cessé d'agir et de lutter pour le meilleur, de subir des attaques et de rebondir, faisant de sa vie et des tragédies qu'il a subies un destin assumé courageusement tant sur le plan personnel que politique. Il n'a jamais

lâché prise en politique, même aux heures les plus tragiques, quand son fils Gebran a été assassiné. Il a su « enterrer la haine et la violence » pour sauver l'essentiel, avec un sens de l'Etat et du dépassement de soi par le pardon.

S'il ne fallait citer qu'un seul de ses accomplissements, ce serait probablement la victoire de sa diplomatie aux Nations unies pour aboutir à la résolution 425 en faveur du Liban. Il a été un homme pluriel et cosmopolite par excellence dans un Levant ouvert et tolérant aujourd'hui menacé de disparition, sachant marier les vieilles cultures à l'esprit audacieux de la modernité. Toute tentative de cerner Ghassan Tuéni était mise en échec par le vif argent de sa nature et par son inimitable sourire, qui nous séduisait et nous désarmait.

Sa personne perpétue au-delà des siècles les traditions byzantines et arabes dans un alliage constamment novateur, c'est-à-dire s'inspirant du passé pour vivifier le présent. Son intelligence supérieure se déployait de telle manière qu'elle avait le double pouvoir de vous élever et vous égarer, suivant son bon plaisir ; avec un sens indéfectible de l'humour, jusque dans les heures les plus dures.

À force de serrer les dents et de rester droit, il avait acquis dans la filiation du stoïcisme la stature du sage et dans celle du christianisme orthodoxe la foi intérieure de l'homme qui sait que le seul moyen de se survivre est de ne jamais cesser de se battre et d'y croire encore quand tout vacille, jusqu'au dernier souffle.

Gérad D. KHOURY
Écrivain-historien
Aix-en-Provence

Une merveilleuse journée

En me rendant au travail le matin, pour meubler ma solitude, je me fais accompagner par une station de radio locale ; la speakerine, des fois sympathique, aborde entre une chanson et l'autre des sujets d'actualité, recevant en retour de nombreux appels d'auditeurs qui, le plus souvent, épanchent avec véhémence leur trop-plein de rancœur sur ses ondes.

Drôle de manière de commencer sa journée, diriez-vous, mais parfois il est fort édifiant d'écouter des êtres anonymes pester contre la carence des services étatiques, les embouteillages, l'eau, la cherté de la vie, la mafia des pourvoyeurs d'électricité, l'insécurité, bref tous les lieux communs de votre quotidien.

Ce matin-là, c'était le cri poignant d'un chauffeur de taxi je crois, contre les traites à payer, les scolarités des enfants à régler, une famille à nourrir. Deux semaines déjà qu'il ne parvient pas, disait-il, à rouler dans Saïda, les tentes ayant envahi les rues, l'activité commerciale étant en berne... On dirait que nous sommes laissés à notre sort, concluant-il dans un sanglot.

Une chansonnette à peine entamée, un autre quidam arrive sur les ondes, y allant de sa solution : il suggère de couper ici et là des routes, pour forcer le gentil barbu de Saïda à lever son camp. Comme quoi, je te tiens, tu me tiens par la barbichette, tout le monde a mal, reste à savoir qui le presse de douler crier et prendre lâchera.

Radical, guérir le mal par le mal, est une excellente idée. Si seulement les protagonistes en venaient directement aux mains, se cassant mutuellement la figure, je ne m'en émouvrais pas outre mesure. Or dans ce genre de pugilat, souvent à l'arme lourde, il se trouve toujours des gens qui n'ont rien à voir et qui, tout bonnement, sont pris entre deux feux. En règle générale, c'est les innocents qui payent les pots cassés, sans parler des dommages collatéraux qui s'en suivent.

Solution boiteuse donc. Arrivent une autre chanson et un nouvel auditeur. Celui-là n'y a pas de voix morte : en un éclair, on passe du Sud au Nord. Et les choses se gâtent : le monsieur, un forcené du verbe, vitupère tant de contradictions que l'on ne sait

plus très bien s'il est pour ou contre les pneus qui flambent, pro ou anti-américain, d'accord ou pas avec les chefs religieux et les politiciens nouveau cru, qui jouent de la genitive.

Tout le monde y passe, ce que j'ai retenu, c'est qu'il y a un tas de vendus qui nous gouvernent, des mafieux partout, et que s'il ne revenait qu'à lui, ce n'est pas aux potences qu'il accrocherait ce gibier-là, mais il le fera passer d'abord à la guillotine, puis par la moulinette, en bon fêru de l'hémoglobine que m'a semblé être ce monsieur sorti de ses gonds.

La speakerine, maîtrisant enfin la situation, réussit avec beaucoup de tact à mettre fin à cette intervention qui tournait à la boucherie, annonçant aux auditeurs qu'enfin une bonne nouvelle venait de tomber : le prix des 20 litres d'essence avait baissé, et une nouvelle mélépée reprenait sur ses ondes.

Au bureau, c'est le journal qui me tend ses pages. Rebe-tout, les nouvelles ne sont pas meilleures, des morts partout, les photos des beaux pneus allumés, leurs volutes noires s'élevant dans le ciel, l'image de ce virulent politicien, la barbe drue, les mâchoires grandes ouvertes sur des dents jaunies, l'index haut levé, invoquant toute hargne dehors. Heureusement dans un journal, on n'entend pas de voix et on évite les postillons.

Le soir, c'est la même station de radio qui me raccompagne chez moi. Un beau parler qui s'amuse comme un fou des déboires de ses auditeurs a remplacé la douce speakerine. Les embouteillages, les problèmes du matin reviennent sur les ondes ; pince-sans-rire, il encourage son auditoire à rouspéter plus vivement encore, promettant d'organiser un rassemblement de protestation qu'il prépare pour la saint-glinglin.

Au crépuscule de cette belle journée, j'épargnerai aux lecteurs les inepties des stations de télévision, leurs reprises estivales pompeusement appelées best of, les talk-shows insipides, me réfugiant dans les pages d'un roman historique qui évoque avec plus ou moins de bonheur les grands moments de notre pays et des géants qui l'ont fait.

Reste qu'un roman est un roman, les coups tordus, les petites mesquineries passent à

la trappe, tout y est beau sous un ciel d'azur. N'empêche que les Libanais étaient avant toute autre chose libanais, les dirigeants des gens normaux, sans fortune colossale, beaucoup n'ont jamais cherché à en faire ou l'ont perdue en aidant les gens. Certains ont d'ailleurs quitté ce monde laissant des dettes en héritage, mais un grand non.

La députation, les ministères, les hautes fonctions étaient, à quelques rares exceptions, un couronnement de carrière, une reconnaissance envers qui, dans son métier, sa corporation, sa ville, sa région, était sorti du lot, avait brillé, s'était imposé par ses prises de position nationalistes, avait légiféré, servi le peuple à s'es-souffler, escomptant en retour juste un peu de gratitude et la conscience d'un devoir national bien accompli.

De nos jours, des positions nationalistes, on n'en voit plus beaucoup ; servir les autres, c'est se servir en premier ; pour la conscience, il faudra repasser ; ce qui se passe frôle l'incoscience à l'état pur. Quant au couronnement de carrière, il n'y a qu'à contempler dubitativement quelques curriculum vitae pour s'esclaffer à la lecture des hauts faits de certains de nos législateurs.

Je ne reviendrai pas sur les tiraillements sectaires qui se font jour ; il faut coûte que coûte clouer définitivement le bec à ces oiseaux de malheur ; leur devoir national, s'il en est, et religieux ne consiste pas à appeler à la discorde ou à menacer de saucissonner le pays, mais uniquement à se cantonner dans la prière pour son unification et sa pacification.

Des erreurs ont été commises ? Peut-être. Et, pour rester dans le ton de la chanson que nous ressassent sans relâche les dirigeants, « tout le monde est sous des lois », tout ce qui porte turban, bure, plaque bleue, jaune ou rouge doit s'y conformer en premier.

Clouer au pilori l'armée nationale, colonne vertébrale du pays, garante de son unité qui ne tient plus qu'à un fil, lequel s'effiloche dangereusement de jour en jour, n'est pas la solution. Plus encore, c'est tout bonnement faire le jeu des ennemis du Liban, le jeter pieds et poings liés dans les bras de ceux qui depuis toujours le convoient.

Georges TYAN

Réussir dans la vie

Mot brillant et prometteur, la réussite appartient au vocabulaire des certitudes fragiles, de l'inquiétude contenue. Après des études sérieuses et muni d'une licence, voire même d'un doctorat, on postule à un emploi à long terme de mois et même d'années, soit au Liban soit à l'étranger, et le résultat est stérile, même décevant, malgré les compétences acquises. Et sûrs de nos capacités, on constate hélas qu'effort et ténacité ne garantissent pas au postulant la possibilité de décrocher un travail malgré le niveau acquis. Il reste que rarement nous comptons assez sur les vertus du travail pour nous croire garantis contre notre propre pesanteur. L'émiettement fastidieux du temps, l'inquiétude de l'avenir, l'émergence des difficultés inhérentes à la vie font naître une exigence impérieuse et dévorante, celle d'atteindre un but. Décidés à réussir, nous devons nous astreindre à une incessante contrainte.

Cependant, pour rigoureux que puisse se montrer ce pouvoir d'autodétermination, il

n'atteindra le succès véritable que par la grâce d'un mystérieux facteur. Autrement, chacun d'entre nous risque d'un instant à l'autre de se trouver « privé de tous ses moyens ».

De plus, tout ne tient pas à nous seuls. Dans nos efforts et nos dons, nous dépendons étroitement de l'accueil qui leur sera fait. Qui ne sait à quel point, de manière souvent absurde, l'inattention d'autrui, l'hostilité gratuite ou la simple malchance suffisent à compromettre nos entreprises les mieux engagées. Pour se croire sûr de réussir, on devrait être doté soit d'une infantile prétention, soit d'un souverain détachement. Ainsi se justifie, dans sa tonalité à la fois sombre et résolue, le célèbre adage selon lequel « il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer ». Qu'y a-t-il d'autre, en effet, dans ce propos, qu'une ferme volonté de s'adapter aux incertitudes de l'action et de mesurer d'avance l'impact portée de son échec ? Car c'est un même isolement, une même séparation, inconscients par rapport

aux choses et aux êtres, qui nous donnent l'illusion de disposer de tout ou de ne pouvoir rien. Seule l'exacte mesure de l'insuccès nous en délivre. La présence d'autrui et du monde lui-même ne nous devient sensible que pour autant qu'elle ne répond pas à notre attente. Tout tient ici à la découverte des distances. Vécu dans sa réalité et ses limites, l'échec nous apprend qui nous sommes et qui est autre et ailleurs.

Dans cette lutte pour la réussite et son « au-delà », l'apport de la réflexion et de la logique restera nécessairement limité mais, à son niveau, bien réel. Elles nous aideront, en premier lieu, à tirer le meilleur parti de nos moyens, toujours insuffisants, et cependant plus riches que nous ne pouvions l'être.

Il reste que c'est avant tout dans l'affrontement de l'échec que la compréhension psychologique nous offre son plus précieux soutien. Paradoxalement, il s'agit pour nous d'oublier, de « refouler » nos défaites, et d'en conserver néanmoins le souvenir et l'expérience. Dans son premier retentissement aff-

ectif, le fait d'échouer paraît en effet démontrer une impossibilité absolue d'aller plus loin, une condamnation sans appel de notre capacité de jugement et d'action. Mise en question radicale de nous-mêmes qui ne traduit cependant jamais la réalité de l'échec, mais notre refus instinctif de lui survivre. Nous n'irons pas jusqu'au mépris de la réussite pour en avoir éprouvé

la vision brouillée, ni jusqu'au culte de l'échec en raison de son pouvoir de réconciliation. À travers les déserts accidentés de l'existence, succès et insuccès nous apparaîtront comme deux détours à prendre vers un autre pays, terre promise, non des obstacles à surmonter, mais des présences à reconnaître.

Sylvain THOMAS

Les lecteurs ont voix au chapitre

Pauvres Libanais
Ce monde devient insupportable. Je crée le mien sur ces papiers, sur ces tables. Il n'y a plus rien d'important. La vie est un passe-temps. Et la société un vautour crochu. Qui mâche le peuple et crache en dessous. L'égoïsme se place au sommet. Et l'amour au polygone désormais.
C'est vraiment alarmant,

La situation au Liban, Dans les rues, dans les bidonvilles, dans le gouvernement. C'est semblable apparemment. Des pauvres qui mendient d'un peuple abruti. Qui bosse pour recueillir du blé et du riz. Pauvres Libanais qui acceptent tout. Au lieu de réagir, ils sont passe-partout.

Vanessa EPHREM

Caprice de microphone ou de... diva ?

Le public d'une ponctualité exemplaire, le muezzin n'a intervenu qu'à l'extrême, les feux d'artifice ont ponctué la fin du spectacle. La magie aurait pu opérer, vu la majesté du temple de Bacchus, et entendu l'aura de « la voix du siècle », sauf que Mme Norales a chuchoté des paroles à son micro qu'il a, tel un amant jaloux, gardées pour lui, exception faite de rares envolées. Le

public bon enfant a quand même applaudi en regrettant peut-être de ne pas avoir prévu un enregistrement pour le long trajet du retour qui aurait atténué sa frustration.

Dolly TALHAMÉ

Un conseil à Kamal Hayek

Il en a pris du temps, notre cher Kamal Hayek, directeur général d'Électricité du Liban, pour sonner l'alarme

! Et quel réveil, une fois que rien ne va plus... C'était différents autrefois, du temps où feu Fouad Bizri était le patron d'EDL. Sauf qu'à tour de rôle, au moins trois des derniers ministres de l'Énergie ont été de vrais dictateurs, incapables et intéressés. À ta place, Kamal, j'aurais démissionné depuis fort longtemps, car on finira par tout te mettre sur le dos !

Élie Antoine SEHNAOUI